



*Cours « Philosophie et Management » - Professeur Yvon PESQUEUX
Travail réalisé par : Hasnae RAZGANI*

Plan de la fiche de lecture

1. Présentation de l'auteur et de l'ouvrage

1.1 Présentation de l'auteur : Sigmund FREUD.....P3

1.2 L'ouvrage et sa place dans l'œuvre de Freud.....P7

2. Synthèse de l'ouvrage

2.1 Les postulats.....P8

2.2 Les hypothèses.....P8

2.3 Le mode de démonstration adopté par l'auteur.....P9

2.4 Résumé de l'ouvrageP10

3. Commentaires, critiques et actualité de la question

3.1 Commentaires.....P22

3.2 Critiques.....P24

3.3 Actualité de la question.....P25

Bibliographie complémentaire.

1. Présentation de l'auteur et de l'ouvrage

1.1 Présentation de l'auteur : Sigmund FREUD

1.1.1 Sa vie :

Sigmund Freud, Autrichien de nationalité. Né en 1856 à Freiberg (Moravie) et mort en 1939 à Londres. Ses parents s'installent à Vienne où il résidera jusqu'en 1938, avant d'émigrer à Londres. Il fait de brillantes études médicales et biologiques mais doit renoncer à la carrière universitaire en raison de ses revenus modestes et de son origine juive. Il ouvre un cabinet médical et s'intéresse de plus en plus aux troubles psychiques. Il découvre l'hypnose avec Charcot à Paris. A partir de 1895, il élabore la théorie psychanalytique en travaillant sur les rêves, l'importance de la sexualité dans la formation des névroses et les possibilités thérapeutiques de l'association libre.

Créateur de la science psychanalytique, il est l'auteur d'une œuvre monumentale, aux innombrables prolongements, se font sentir aujourd'hui, et qui influence de plus en plus profondément l'ensemble des sciences humaines : médecine, psychologie, sociologie, philosophie, anthropologie, linguistique, esthétique, etc.

Souvent seul face à ses opposants et à ses élèves, en butte aux sarcasmes des milieux officiels viennois, le fondateur de la psychanalyse a opéré une véritable révolution au début du XX^e siècle par la «découverte» de l'inconscient, à travers l'interprétation des rêves aussi bien que des mots d'esprit, par la révélation de l'importance de la sexualité dans la vie psychique tant normale que pathologique et par sa théorie du mode de fonctionnement de l'appareil psychique.

Sigmund Freud a vécu les grandes révolutions sociales et politiques de son temps à Vienne, vivier d'intellectuels et de savants qu'il connut capitale de l'Empire austro-hongrois. Il détestait cette ville mais il ne la quitta que sous la contrainte après l'Anschluss. Il avait trois ans lorsque Darwin publia, *De l'origine des espèces* (1859), onze ans quand Karl Marx fit paraître le premier livre du *Capital* (1867), et dix-neuf ans quand parut l'ouvrage de Nietzsche *Humain, trop humain* (1875).

1.1.2 Ses théories :

Freud n'a analysé qu'un seul enfant, le petit Hans...et encore, par l'intermédiaire du père de celui-ci ! Il estimait que la psychanalyse des enfants était non seulement impossible mais dangereuse. C'est en psychanalysant des malades adultes que Freud a découverts des événements traumatisants ou des difficultés relationnelles lors des premières années de la vie. Selon Freud, toute la genèse de la personnalité s'explique en fonction du développement de la pulsion sexuelle, ou libido. Il fit scandale en son temps lorsqu'il parla de "sexualité infantile" et décrivit les stades libidinaux : le stade oral (de la naissance à 12-18 mois), le stade anal (de 18 mois à 4 ans), le stade phallique (génital) et le complexe d'Edipe (de 4 à 6 ou 7 ans).

Le terme de "sexualité infantile" n'a pas été compris dans le grand public qui ne connaît que la "sexualité génitale". En réalité, pour Freud, la sexualité infantile n'est pas la réalisation directe d'une activité sexuelle comme l'entendent les adultes. Il s'agit plutôt de la recherche du

"plaisir". Tout individu, quel que soit son âge, est à la recherche du plaisir et cherche à satisfaire ce besoin en utilisant l'une ou l'autre partie de son corps ou de son environnement. Freud définissait la sexualité infantile par "tout ce qui concerne les activités de la première enfance en quête de jouissance locale, que tel ou tel organe est susceptible de procurer".

Le stade oral (de la naissance à 12-18 mois)

Au cours des premiers mois, la bouche est le lieu essentiel des sensations de plaisir de l'enfant. Le bébé éprouve le plaisir de téter le sein ou le biberon. Puis, il commence à sucer son pouce. En fait, la zone érogène est constituée du carrefour aéro-digestif et par extension, des organes sensoriels de la peau. L'objet original du désir est le sein maternel qui provoque "la satisfaction libidinale étayée sur le besoin physiologique d'être nourri".

Vers 8-10 mois, l'activité orale devient plus vigoureuse et plus agressive. En effet, à cette époque, peut se manifester chez l'enfant une certaine agressivité (refus de la nourriture) qui peut être aggravée par celle de la mère (gavage intensif). C'est l'âge aussi où l'enfant mord ses parents ou d'autres enfants. C'est par la bouche que l'enfant entre en contact avec le monde extérieur.

Le stade anal (18 mois à 3 ou 4 ans)

Vers 18 mois, l'enfant prend conscience de la défécation. La zone érogène est la muqueuse anorectale et, par extension, tout l'intérieur du corps. L'objet de la pulsion est le boudin fécal. C'est un objet d'échange car le but pulsionnel n'est pas seulement l'expulsion mais le jeu ambivalent d'expulser et de retenir. Cette expérience est fondamentale ; l'enfant est très intrigué par ces sensations et ce produit qui était lui, qui sort de lui, et qu'il peut offrir à sa mère.

Au début du stade anal, l'enfant n'éprouve aucun dégoût pour ses excréments. Il joue avec, y met les mains et peut en souiller les murs. Ce plaisir pris à "retenir-évacuer" explique les longues et interminables séances de pot, si fréquentes à cet âge. L'entourage lui apprend que c'est sale, à jeter, ne pas toucher... Freud estime que c'est à cet âge qu'apparaissent les sentiments agressifs de l'enfant avec les notions de propriété privée, de pouvoir, de contrôle, de maîtrise et de possession. Toute possession d'objet est finalement assimilée à la possession la plus primitive : celle des matières fécales.

En même temps, s'installe le but passif d'accession au plaisir par des expériences douloureuses : le masochisme. Les perturbations à ce stade peuvent avoir des conséquences ultérieures graves :

- L'excès de liberté serait à l'origine d'un laisser-aller moral ;
- L'excès de zèle ou l'excès de rigueur entraînerait le fanatisme, le culte excessif de l'ordre, le mépris des "êtres inférieurs".

Ce stade libidinal correspond à l'acquisition de la marche et au "négativisme" (âge du "non"). L'enfant entre dans la phase d'accession à l'autonomie qui s'accompagne d'agressivité : il peut refuser de donner ce qu'on lui demande au bon moment ou expulser et souiller lorsqu'on le lui interdit.

Le stade phallique

Vers 4 ou 5 ans, les pulsions se fixent sur l'appareil génital. L'enfant fait la découverte de son sexe. Il commence par découvrir le plaisir cutané qu'il obtient grâce aux attouchements : c'est la période de la masturbation infantile directe ou indirecte, obtenue en se frottant les cuisses par exemple.

Le petit garçon remarque à cet âge l'absence de pénis chez sa mère. Il commence d'abord par nier l'évidence et puis lorsqu'il accepte cette idée, il a peur de perdre le sien : c'est l'"angoisse de castration".

Cette angoisse est d'autant plus grande que ses parents ne manquent pas de lui interdire de manipuler sa verge, ou du moins de l'en dissuader. L'enfant a peur d'une punition qui consisterait à lui couper son pénis.

La petite fille, elle, n'a pas peur de perdre son sexe mais elle est jalouse. Elle aurait aimé avoir un pénis : c'est l'"envie du pénis". Elle cherche auprès de son père à l'acquérir ou du moins à obtenir ce qu'elle ressent comme un équivalent : un enfant.

Cette découverte de la différence des sexes s'accompagne d'une grande curiosité sexuelle et d'un intérêt pour les mystérieuses activités des parents dans leur chambre. Le problème de la fécondation commence à se poser : comment les enfants viennent-ils au monde ? L'enfant imagine les rapports sexuels de ses parents comme une activité agressive, sadique, dans un rapport de dominé-dominant : c'est le "fantasme de la scène primitive".

Le complexe d'Œdipe

Parallèlement à ces découvertes, l'enfant se rend compte de la relation triangulaire qui existe entre lui et ses deux parents. Le jeune enfant s'aperçoit que la mère éprouve un sentiment tendre envers le père et que lui-même n'est pas le seul objet de préoccupation de sa mère. Cette découverte marque l'entrée dans le "complexe d'Œdipe". Par ce terme, Freud décrit l'épreuve qui attend l'enfant entre 3 et 5 ans.

"L'ouvrage du poète attique nous expose comment le crime commis par Œdipe a été peu à peu dévoilé, à la suite d'une enquête artificiellement retardée et sans cesse ranimée à la faveur de nouveaux indices : sous ce rapport, son exposé présente une certaine ressemblance avec les démarches d'une psychanalyse. Il arrive au cours du dialogue que Jocaste, la mère-épouse aveuglée par l'amour, s'oppose à la poursuite de l'enquête.

Elle invoque pour justifier son opposition, le fait que beaucoup d'hommes ont rêvé qu'ils vivaient avec leur mère, mais que les rêves ne méritent aucune considération..."

L'agressivité, la jalousie marquent les rapports du garçon avec son père. Sa préoccupation principale est de devenir l'unique objet du désir de la mère. Le père est un rival plus ou moins dangereux qui occupe la place convoitée dans le lit maternel. Une sorte de rivalité s'instaure entre le petit garçon et son père. C'est celui des deux qui sera le plus fort, le plus grand, le plus rapide à la course, etc. Cette compétition représente un déplacement inconscient de la rivalité sexuelle : lequel des deux a le pénis le plus intéressant pour la mère. L'enfant cherche en même temps à être comme son père et à l'écarter. Il éprouve la crainte que son père ne le punisse et ne lui supprime son pénis. Ces sentiments ambivalents sont donc doublés d'une

angoisse de castration. Cette angoisse peut être telle qu'elle bloque tout désir de compétition et que s'installe alors une sorte de soumission passive au père. Puis l'admiration prend le relais.

Chez la petite fille, les problèmes sont beaucoup plus compliqués. A cet âge, l'enfant (garçon ou fille) ne connaît qu'un seul organe génital : le pénis. Le vagin n'est en effet découvert qu'aux approches de la puberté. La différence des sexes ne peut être perçue que par rapport au pénis : peur de le perdre chez le garçon, désir de l'acquérir chez la fille.

Il est impossible ici de résumer la richesse nuancée de cette conception qui repose sur la mise en évidence des activités (masturbation, érotisme urétral, exhibitionnisme, voyeurisme) et des fantasmes (scène primitive, théories sur la fécondation et l'accouchement) qui témoignent de l'effervescence de la sexualité infantile.

Le complexe d'Œdipe joue un rôle fondamental dans la structuration de la personnalité et dans l'orientation du désir humain. Les psychanalystes en font l'axe de référence majeur de la psycho-pathologie, cherchant pour chaque type pathologique à déterminer les modes de sa position et de sa résolution.

"En utilisant le terme de complexe d'Œdipe, Freud a payé une dette à la compréhension intuitive de l'enfance, qui est indépendante de la psychanalyse. Le mythe œdipien montre réellement que ce que Freud désirait décrire était connu depuis toujours. Ce thème central demeure comme un fait central, infiniment élaboré et modifié, mais incontestable. Une psychologie construite sur un effacement de ce thème central aurait conduit à la faillite et c'est pourquoi on ne peut qu'être reconnaissant à Freud d'avoir été de l'avant et d'avoir défini ce qu'il découvrirait de façon répétée, malgré la violence de la réaction du public.

L'observation directe ne confirme pas le degré de l'importance accordée au complexe d'Œdipe par le psychanalyste " (D.W.Winnicott. L'enfant et le monde extérieur).

Après la résolution du complexe d'Œdipe, une grande partie des émois liés à la vie sexuelle sont rejetés dans l'inconscient, oubliés, refoulés. C'est la période de latence, qui durera jusqu'à la puberté. L'énergie de l'enfant est redistribuée et sublimée ; elle se reporte alors sur les activités scolaires, culturelles, sportives et sociales. Lors de difficultés relationnelles (naissance d'un frère ou d'une sœur, etc.), l'enfant peut interrompre son développement ("fixation") ou même régresser au stade précédent.

1.1.3 Ses principaux ouvrages :

Etude sur l'hystérie (1895), PUF 1994.

L'interprétation des rêves (1899), Gallimard 1985.

Psychopathologie de la vie quotidienne (1901), Payot 1989.

Trois essais sur la théorie de la sexualité (1905), Gallimard, 1985.

Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient (1905), Gallimard 1985.

La technique psychanalytique (1904-1918), PUF 1992.

Cinq psychanalyses (1905-1918), PUF 1984.

Totem et tabou (1912), Payot, 1989.

Métapsychologie (1915), Gallimard 1985.

Au-delà du principe de plaisir (1920)

Psychologie des foules et analyse du moi (1921)

Le Moi et le Ça (1923)¹

Inhibition, symptôme, angoisse (1926), PUF 1986.

Malaise dans la civilisation (1929), PUF 1992.

1.2 L'ouvrage et sa place dans l'œuvre de Freud

Après plusieurs autres textes de Freud parmi les plus importants, la "Petite Bibliothèque Payot" réédite deux essais du père de la psychanalyse, qui constituent peut-être la meilleure "défense et illustration" de cette science : Cinq leçons sur la psychanalyse, prononcées lors d'un voyage de Freud aux Etats-Unis (septembre1909), et Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique(mars1914), où il retrace les débuts difficiles d'un mouvement qui s'est désormais étendu au monde entier.

Cinq leçons prononcées en 1904 à la Clark University, Worcester (Mass.) publiées originalement dans l'American Journal of Psychology en 1908. Traduit en français en 1920 par Yves Le Lay sous le titre Origine et développement de la psychanalyse puis en 1923 sous le titre *Cinq Leçons sur la psychanalyse*. Retraduit par Cornélius Heim en 1909 sous le titre *Sur la psychanalyse. Cinq conférences*.

Durant cinq matinées, du mardi au samedi, il prononça ses conférences. À la fin de la semaine, Freud reçut comme Jung, lors d'une brillante cérémonie, le titre de docteur *honoris causa*.

Unanimement appréciés, les cinq conférences de Worcester reçurent un accueil triomphal dans la presse locale et nationale. Pour Freud ce moment marqua le fin de son isolement. Pourtant, en 1914, dans son essai « *Sur l'histoire du mouvement psychanalytique* », il parla avec une certaine légèreté des cinq conférences, affirmant les avoir improvisées. En fait, il les rédigea tout l'été 1909.

C'est en 1925, dans son autobiographie qu'il adopte à propos de son travail une autre attitude. Dans son retour dans la passé, Freud ne masque en effet ni son émotion, ni l'importance de l'événement : « *je n'avais à l'époque que 53 ans, je me sentais juvénile et bien portant, ce bref séjour dans le Nouveau Monde fut d'une manière générale bénéfique pour mon amour-propre; en Europe, je me sentais en quelque sorte proscrit, ici je me voyais accueilli par les meilleurs comme un de leurs pairs. Ce fut comme l'accomplissement d'un rêve diurne invraisemblable, lorsque je montai à la chaire de Worcester afin d'y donner les cinq leçons sur la psychanalyse (1910). La psychanalyse n'était donc plus une formation délirante, elle est devenue une part précieuse de la réalité.* »

Publié d'abord en anglais , ces cinq leçons n'apportent rien de nouveau à qui connaît l'essentiel de l'œuvre freudienne. Néanmoins, par leur clarté exemplaire, elles ont une fonction didactique et constituent une initiation particulièrement simple aux grands principes de la psychanalyse;

¹ Ces trois derniers ouvrages ont été regroupés sous le titre *Essais de Psychanalyse*, Payot, 1989.

2. Synthèse de l'ouvrage

2.1 Les postulats

Les postulats présentés ici sont issus de l'analyse de Freud lui-même et de celle de Breuer.

En effet, « Anna O » constitue le cas principal qui a été à la base de l'illumination freudienne. En fait, elle était soignée par le Dr Joseph Breuer, lorsque Freud était encore étudiant. Il constate que la guérison est venue lorsque la malade "*se remémora, en extériorisant les affects, à quelle occasion ses symptômes s'étaient d'abord produits*". Le principe de la cure était trouvé ! Freud ajoute : "*le symptôme était balayé et ne reparaisait plus*".

La réalité est toute autre ! De son vrai nom Bertha Pappenheim, "Anna O" n'a jamais été guérie de ses manifestations "hystériques". Elle a fait plusieurs rechutes et a été soignée dans une maison de santé, puis au sanatorium de Bellevue à Kreuzlingen, où tous les rapports médicaux, ensuite retrouvés, montrent que "*le prototype de la guérison cathartique ne fut ni une guérison, ni une catharsis*".

2.2 Les hypothèses

L'hypothèse sur laquelle se base Freud est l'existence d'un inconscient qui invite l'homme à se repenser intégralement sachant qu'il ne serait plus en pleine possession de son mental. Freud considère que l'inconscient reste la meilleure «trouvaille» de l'inventeur de la psychanalyse. Il pose ce concept comme l'un des concepts fondamentaux de la psychanalyse. Sa première conception de l'inconscient a vu sa naissance avec l'étude des phénomènes hypnotiques où il peut y avoir plusieurs groupements psychiques, assez indépendants pour qu'ils ne sachent rien les uns des autres. « ..Des cas de ce genre, que l'on appelle «double conscience», peuvent, à l'occasion, se présenter spontanément à l'observation. Si, dans un tel dédoublement de la personnalité, la conscience reste constamment liée à l'un des deux états, on nomme cet état : l'état psychique *conscient*, et l'on appelle *inconscient* celui qui en est séparé... » (page 23).

Ainsi Freud donne une importance première au rôle que jouent les signifiants dans les représentations mentales, qu'ils soient purement linguistiques ou bien analogiques. La prise en compte des différents aspects de la structure ainsi définie est indispensable pour expliquer les conflits perpétuels qui caractérisent l'inconscient. *L'inconscient est régi par des processus particuliers*: un phénomène ou une représentation sont dits «inconscients» quand ils sont articulés et organisés par des processus primaires tels que la condensation ou le déplacement, la métaphore et la métonymie ou encore les actes manqués, les lapsus, les mots d'esprit. En outre, *l'inconscient est action*: pour Freud, il existe une sorte d'équivalence entre l'acte inconscient et le désir. : « ...Le désir refoulé continue à subsister dans l'inconscient » (page 36)

Par ailleurs, le développement de la notion d'inconscient se confond avec l'histoire de la psychanalyse, ce qui a mené Freud à retracer l'histoire de la psychanalyse et sa contribution à celle-ci.

2.3 Le mode de démonstration adopté par l'auteur

Les deux principaux modes de démonstration utilisés par Freud dans *les cinq leçons de la psychanalyse suivi de contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique* sont les preuves tirées de la littérature et les preuves empiriques.

L'utilisation des analyses menées par Joseph Breuer ont permis tout d'abord à Freud de synthétiser l'ensemble des connaissances accumulées jusqu'ici sur la conception de l'hystérie et les avancés de la psychanalyse (notion pas encore bien définie). Ainsi, le premier chapitre essentiellement composé des travaux de Breuer, commentés par Freud, offre un exposé plutôt exhaustif des explications traditionnellement avancées concernant les traumatismes psychiques. L'analyse de cet auteur était le point de départ à la démonstration de Freud.

Par ailleurs, Freud met à la lumière les défaillances de la conception de Breuer pour introduire de nouveaux concepts, qui lui sont propres, pour enfin émerger les éléments fondamentaux de la conception de la psychanalyse à la freudienne.

Ici, Freud a eu recours à un mode de preuve empirique. En effet, la démonstration de la validité de ses hypothèses s'appuie sur les observations et les réactions des malades suite à son traitement. Ainsi, Freud pour illustrer ses propos d'une manière plus concrète, il se base sur le concept de la métaphore. C'est le cas de l'exemple de Freud quand il évoque la possibilité de la présence d'un « gêneur » venant perturber le déroulement de ses conférences. Freud compare le psychanalyste à un médiateur qui serait capable d'entrer en négociation avec le perturbateur afin qu'il puisse revenir dans l'amphithéâtre après s'être engagé à ne plus déranger les auditeurs. La tâche du psychanalyste est donc de reconduire le symptôme vers le lieu d'où il vient, c'est à dire vers l'idée refoulée.

Ensuite, dans sa deuxième partie, la contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique, il se réfère aux différents auteurs permettant à Freud de développer son propre point de vue en se positionnant pour ou contre les hypothèses avancées par ces auteurs pour expliquer la modification du concept de la psychanalyse. Ainsi, après avoir décrit les connaissances accumulées sur la psychanalyse et en avoir montré les limites, il adresse un ensemble de critiques aux explications traditionnelles de celle-ci, qui vont lui permettre d'élaborer sa propre hypothèse selon laquelle l'existence d'un inconscient qui limite la possession totale de l'homme à son mental.

Enfin, Freud fait référence à certaines de ses propres œuvres afin de présenter des notions utiles à la psychanalyse mais ayant déjà fait l'objet d'un examen poussé dans des ouvrages plus anciens.

Finalement, les références à la littérature sont utilisées de deux manières par Freud :

- comme moyen de synthétiser les connaissances sur une notion ou un concept particulier.
- comme objet à critiquer lui permettant de présenter les avantages de son approche et de ses arguments par rapport à ceux des autres auteurs ayant travaillé précédemment sur la psychanalyse.

2.4 Résumé de l'ouvrage

Première partie : les cinq leçons sur la psychanalyse.

Première leçon.: Origine de la psychanalyse. Observation du Dr Breuer. Les traumatismes psychiques. Les hystériques souffrent de réminiscences. Le traitement cathartique. L'hystérie de conversion.

Dans cette partie Freud reconnaît l'origine des premiers commencements de la psychanalyse au Dr Joseph Breuer avec une jeune fille hystérique (Bretha PAPPENHEIM la célèbre Anna .O), cela remonte aux années 1880 à 1882)

La malade du Dr Breuer était cette jeune fille de vingt et un ans : Anna .O, (intelligente, énergique et opiniâtre. Douée pour la poésie, elle connaît plusieurs langues et fait preuve d'une grande sensibilité à l'égard des pauvres et des malades). Elle manifesta au cours de deux années de sa maladie des troubles physiques et mentaux plus au moins graves. Elle présenta une contracture du coté droit après du coté gauche, des troubles de vision, une incapacité de tenir la tête droite. En plus de ces symptômes physique, elle ne pouvait ni comprendre ni parler sa langue maternelle, elle tétait assujettie à des états de confusion de délire, d'altération de toute la personnalité. Ces symptômes de la malade se sont apparus alors qu'elle soignait son père qu'elle adorait. Sa propre maladie l'obligea à renoncer à ces soins.

Face à ces symptômes, les médecins reconnaissent en effet qu'il s'agit là, non pas d'une affection organique du cerveau, mais de cet état bizarre et énigmatique auquel les médecins grecs donnaient déjà le nom d'*hystérie*, état capable de simuler tout un ensemble de troubles graves, mais qui ne met pas la vie en danger et qui laisse espérer une guérison complète. Freud note qu'il n'est pas toujours facile de distinguer une telle hystérie d'une profonde affection organique. Freud souligne l'incapacité des médecins à comprendre un état hystérique, car là, il ne s'agit plus d'un état organique qui peut s'expliquer par le savoir, l'anatomie, la physiologie, la pathologie, devant un cas hystérique le médecin se trouve dépassé (il s'agit du médecin de l'époque, Freud reconnaît la probabilité d'une évolution actuelle).

Le Dr Breuer n'a pas suivi la méthode classique des autres médecins, il a en effet adopté la méthode de l'hypnose et on avait remarqué que dans ces états d'absence la malade murmurait quelque mots qui semblaient se rapporter à ses préoccupations intimes que le médecin les reprend et les répète quand la malade est en état d'hypnose afin de voir ce que ceci peut provoquer et surgir chez la malade. L'histoire que la malade se met à raconter présume des fantaisies d'une profonde tristesse, souvent même d'une certaine beauté :(*rêveries*), qui avaient pour thème la jeune fille au chevet de son père malade. Après avoir exprimé un certain nombre de fantaisies, la malade revient à sa vie psychique normale mais ceci ne dure pas aussi longtemps, cette amélioration dure quelques heures et disparaît le jour suivant pour donner place à la formulation de nouvelles fantaisies. En cette période, on a bientôt remarqué que ce « nettoyage » de l'âme faisait beaucoup plus qu'éloigner momentanément la confusion mentale toujours renaissante. Les symptômes morbides disparurent aussi lorsque, sous l'hypnose la malade se rappela profondément des événements qui ont déclenché pour la première fois ce symptôme. Cependant, selon Freud, ceci est impossible, car nécessitant toute une chaîne pathogène en pénétrant jusqu'au premier traumatisme souvent le plus profond.

La malade de Breuer souffrait aussi d'une paralysie de son bras droit, cette maladie est parvenue suite à un traumatisme qu'elle a vécu, en résumant : Anna O, dans son rêve se sentait incapable de bouger sa main pour chasser un animal, et en regardant sa main anesthésiée ses doigts se transformèrent en petits serpents avec des têtes de mort. Le rappel de cette scène sous hypnose, fit disparaître la contracture du bras droit.

Par ailleurs, Freud commença à compléter le traitement de Breuer par ses propres expériences : Une dame de 40 ans environ avait un tic, un étrange claquement de langue, qui se produisit sans cause apparente. L'origine de ce tic venait de deux événements différents, qui avaient ceci de commun que, par une sorte de contradiction, elle avait fait entendre ce claquement à un moment où elle désirait vivement ne pas troubler le silence : une fois pour ne pas éveiller son enfant endormi, l'autre fois, lors d'une promenade en voiture, pour ne pas exciter les chevaux déjà effrayés par un orage. Tous les exemples précités et beaucoup d'autres exemples qu'on peut trouver dans les études de l'hystérie, Freud les résume dans la formule suivante : *les hystériques souffrent de réminiscences*.

Freud souligne que les hystériques et les névrosés sont attachés affectivement aux événements douloureux du passé, et ils ne s'en libèrent pas, ils négligent pour ce passé la réalité et le présent. Freud affirme ses propos, en reprenant l'exemple de sa malade dont les causes remontaient à quinze et à dix ans dans le passé, et si la malade de Breuer n'a pas subi cette sujétion, c'est parce que tout simplement elle s'était soumise au *traitement cathartique* peu de temps après l'apparition de ses symptômes. Et de ce fait, les symptômes hystériques sont alors reliés à l'histoire de la vie du malade.

Cependant, en plus de ce constat de liaison entre malade et son histoire, Freud rajoute deux conceptions selon Breuer :

- La première selon laquelle *l'hystérie de névrose* représente l'ensemble des expressions affectives qui se sont transformées en processus physiques anormaux (paralysie par exemple) au lieu qu'elles persistent telles quelles et font sentir un poids sur toute la vie psychique. Selon Freud, l'hystérie de conversion n'est pas autre chose qu'une expression des émotions exagérée et qui se traduit par des moyens inaccoutumés. De ce fait Freud, estime qu'on est, jusqu'ici, sur le point d'arriver à une théorie purement psychologique de l'hystérie, ou la place est donnée en premier lieu au processus affectif.
- La deuxième consiste à mettre le point, particulièrement, sur les états de conscience. L'étude des phénomènes hypnotiques mène à concevoir que dans un seul et même individu, il peut y avoir plusieurs groupements psychiques, assez indépendants pour qu'ils ne sachent rien les uns des autres. Des cas de ce genre, que l'on appelle «double conscience», peuvent, à l'occasion, se présenter spontanément à l'observation. Si, dans un tel dédoublement de la personnalité, la conscience reste constamment liée à l'un des deux états, on nomme cet état : l'état psychique *conscient*, et l'on appelle *inconscient* celui qui en est séparé.

Freud conclut cette partie par considérer les recherches de Breuer comme étant une théorie incomplète et insuffisante pour bien comprendre les faits observés. En revanche, il reconnaît qu'une telle théorie ne saurait être qu'un produit de la spéculation et non le fruit d'une étude sans parti pris de la réalité.

Deuxième leçon. - Conception nouvelle de l'hystérie. Refoulement et résistance. Le conflit psychique. Le symptôme est le substitut d'une idée refoulée. La méthode psychanalytique.

Dans cette partie Freud met la lumière sur les travaux provenant de autres conceptions. Notamment Charcot à la Salpêtrière, Pierre Janet en France, poursuivis de la nouvelle conception de Freud lui-même.

En effet, Charcot, la conclusion à laquelle est parvenu était déjà connue à Vienne, mais Breuer et Freud faisaient de leurs traumatismes psychiques les équivalents des traumatismes physiques dont Charcot avait établi le rôle dans le déterminisme des paralysies hystériques. Pierre Janet qui tenta d'analyser de près les processus psychiques de l'hystérie, en faisant du dédoublement mental et de la dissociation de la personnalité le pivot de la théorie de Freud et Breuer. D'après cet auteur, l'hystérie est une forme d'altération dégénérative du système nerveux, qui se manifeste par une faiblesse congénitale de la synthèse psychique. Voici ce qu'il entend par là : les hystériques seraient incapables de maintenir en un seul faisceau les multiples phénomènes psychiques, et il en résulterait la tendance à la dissociation mentale.

Après avoir constaté les travaux des autres auteurs et la négligence de leur contribution au mouvement de la psychanalyse, Freud expose sa nouvelle perception de l'hystérie. Pour ce faire, Freud continue seul les recherches commencées par Breuer. Sa première avancée consiste à passer d'un traitement cathartique, où on mettait le malade dans une hypnose profonde, à apprendre du malade tout ce qui était nécessaire pour établir le rapport entre les scènes pathogènes oubliées et les symptômes qui en étaient les résidus. Afin de permettre ce traitement, Freud met le point sur la manière dont on supprime la résistance qui existe chez le malade. En effet cette résistance s'explique par le fait que le malade détient une force qui l'empêche à surgir les souvenirs oubliés et de devenir conscients. Freud oppose *refoulement* à *résistance*, qui se situent successivement en amont et en aval du processus psychique dans l'hystérie. Les mêmes forces qui, aujourd'hui, s'opposent à la réintégration de l'oublié dans le conscient (résistance) sont assurément celles qui ont, au moment du traumatisme, provoqué cet oubli et qui ont refoulé dans l'inconscient les incidents pathogènes (refoulement).

Freud cherche à expliquer les conditions de ce refoulement, qui est l'issu d'un combat intérieur entre un désir violemment ressenti mais qui se trouve en complète opposition avec les autres désirs de l'individu, inconciliable avec les aspirations morales et esthétiques de sa personne. *Le conflit psychique* entre la représentation de la question et le « moi » du malade peut se traduire par un malaise intense, le refoulement permet alors d'épargner ce malaise, il apparaît ainsi comme un moyen de protéger la personne psychique. Freud explique ceci par un conflit qui existe entre deux forces psychiques, le conscient et l'inconscient, l'une contre l'autre.

En revanche, le résultat le plus précieux de l'observation de la malade de Breuer, était la découverte de la relation entre les symptômes et les traumatismes psychiques. En effet, un refoulement total est impossible, les malades hystériques et d'autres névrosés peuvent bien donner l'apparence qu'ils ont chassé leur désir insupportable de leur conscience et de leur mémoire, mais le désir refoulé continue à subsister dans l'inconscient, et qui réapparaît des que l'occasion se présente, mais sous une autre forme qui lui sert de substitut. Et de ce fait le symptôme d'un malaise *n'est qu'un substitut d'une idée refoulée*. Pendant un *traitement psychanalytique*, il est nécessaire que le symptôme soit ramené par les procédés de formations substitutives à l'idée refoulée afin de permettre une guérison du malade.

Dans cette partie, Freud ne décrit pas clairement et d'une manière compréhensible le traitement de la psychanalyse, il a souhaité le faire après avoir expliqué dans les parties qui suivent d'autres paramètres contribuant à cette nouvelle méthode : la psychanalyse.

Troisième leçon. - Le principe du déterminisme psychique. Le mot d'esprit. Le complexe. Les rêves et leur interprétation. L'analyse des rêves. Actes manqués, lapsus, actes symptomatiques. Multiple motivation.

Freud reconnaît une erreur de sa part et une imperfection de sa méthode. En effet, sa méthode se trouve incapable d'expliquer le fait que des idées surgissent pendant le traitement du malade et qui apparaissent comme n'ayant aucun rapport avec l'idée recherchée par Freud, le recours à l'hypnose pourrait être franchissable. Dans ces conditions Freud adopte le *principe du déterminisme psychique* de son ami C.G. Jung et ses élèves de Zurich, en la rigueur duquel il avait la foi la plus absolue, une idée surgissant spontanément dans la conscience du malade et qui ne correspondait pas à l'idée qu'on cherchait à rappeler avait donc elle-même la valeur d'un symptôme. L'idée surgissant dans l'esprit du malade est, par rapport à l'élément refoulé, une allusion, une traduction de celui-ci dans un autre langage.

Freud remarque que dans la vie quotidienne on retrouve des situations analogues, ce qui a orienté son intérêt vers la formation du *mot d'esprit*. Certes, le parallèle entre le cas du mot d'esprit et les associations fournies par les malades n'a pu être poussée trop loin. Cependant, il faut souligner la parenté que l'on constate entre les mobiles profonds d'un mot d'esprit et ceux qui font surgir une idée dans la conscience des malades au cours d'un interrogatoire.

Freud va plus loin dans son analyse. Il explique le lien qui peut exister entre le mot d'esprit et l'explication d'un complexe refoulé. En effet, *le complexe* est tout groupe d'éléments représentatifs liés ensemble et chargés d'affect (affections et émotions). Si, pour rechercher un complexe refoulé, on part des souvenirs que le malade possède encore, on peut donc y parvenir, à condition que le malade apporte un nombre suffisant d'associations libres et spontanées. Pour ce faire, le malade doit dire tout ce qui lui vient à l'esprit, même s'il pense que c'est inexact, hors de la question, stupide même, et surtout s'il lui est désagréable que sa pensée s'arrête à une telle idée. S'il se soumet à ces règles, il procurera au médecin (ou psychanalyste) les associations libres qui le mettront sur les traces du complexe refoulé.

L'examen des idées spontanées qui se présentent au malade, s'il se soumet aux principales règles de la psychanalyse, n'est pas le seul moyen technique qui permette de sonder l'inconscient. Deux autres procédés conduisent au même but : l'interprétation des rêves et celle des erreurs et des lapsus.

Freud préconise que *l'interprétation des rêves* est la voie royale de la connaissance de l'inconscient, et c'est l'étude des rêves qui convaincra de la valeur de la psychanalyse et formera à sa pratique. Freud explique les rêves des enfants, tout simplement, par des désirs qui ont été refoulés le jour précédent, tandis que chez l'adulte l'explication des rêves et leur interprétation est beaucoup plus complexes et nécessitent une analyse plus approfondie. Les rêves des adultes sont le plus souvent incompréhensibles et ne ressemblent guère à une réalisation d'un désir, ceci peut s'expliquer par le déguisement et la défiguration des désirs refoulés, ce processus de défiguration est le même que celui qui préside à la naissance des symptômes hystériques.

Le rêveur ne déchiffre pas plus le sens de ses rêves que l'hystérique ne pénètre la signification de ses symptômes ce qui nécessite une pratique de *l'analyse des rêves*, dont la technique est

la même que la technique psychanalytique dont il a été déjà question. Pour ce faire, Freud distingue deux choses : d'une part, « le contenu manifeste » c'est le rêve tel qu'il nous apparaît, tel que nous l'évoquons le matin, vague au point que nous avons souvent de la peine à le raconter, à le traduire en mots. D'autre part, on a l'ensemble des *idées oniriques latentes*, qui président au rêve du fond même de l'inconscient. Le « contenu manifeste » du rêve peut donc être considéré comme la réalisation *déguisée* de désirs *refoulés*, et de ce fait pour faire une analyse du rêve on part du contenu manifeste et à s'appliquer à découvrir les idées latentes. Ces « idées oniriques latentes », qui constituent le sens profond et réel du rêve, montrent combien il est légitime de ramener les rêves d'adultes au type des rêves d'enfants et rend les rêves plus faciles à analyser. Freud souligne que par le rêve c'est l'enfant qui continue à vivre dans l'homme, et il constate aussi que dans l'analyse des rêves l'inconscient se sert, surtout pour représenter les complexes sexuels. Il est facile de voir que l'interprétation des rêves, quand elle n'est pas rendue trop pénible par les résistances du malade, conduit à découvrir les désirs cachés et refoulés, ainsi que les complexes qu'ils entretiennent.

Par ailleurs, Freud passe à un troisième groupe de phénomènes psychiques dont tire parti la technique psychanalytique : Ce sont tous ces actes innombrables de la vie quotidienne : *les actes manqués* (par exemple oubli momentané des noms propres, les *lapsus linguae*, les *lapsus calami*, les erreurs de lecture, les maladresses, la perte ou le bris d'objets, etc.), les *actes symptomatiques* et les *actes de hasard* (jouer machinalement avec des objets, fredonner des mélodies, tripoter ses doigts, ses vêtements, etc.). Tous ces actes sont habituels et fréquents, même chez les gens sains qui ont réussi à refouler leurs tendances inconscientes, cela tient à leur futilité et à leur peu d'apparence. Mais, pour Freud, la valeur théorique de cet ensemble d'actes est grande, puisqu'ils prouvent l'existence du refoulement et des substituts.

A travers cette analyse, pour Freud, on arrive à ramener à la surface de la conscience tout ce qui a été refoulé, caché, oublié dans la vie psychique : l'étude des associations qui naissent spontanément dans l'esprit du malade, celle de ses rêves, de ses maladresses, actes manqués, actes symptomatiques de toute sorte, Freud conclue que sa technique est déjà assez efficace pour ramener à la conscience les éléments psychiques pathogènes et pour écarter les maux produits par la formation de symptômes-substituts. Cependant, l'introduction de cette technique dans un monde scientifique ou même de la faire accepter par d'autres personnes n'était une affaire évidente pour Freud.

Quatrième leçon. - Les complexes pathogènes. Les symptômes morbides sont liés à la sexualité. La sexualité infantile. L'auto-érotisme. La libido et son évolution. Perversion sexuelle. Le complexe d'Œdipe.

La première découverte de la psychanalyse, c'est que, régulièrement, les symptômes morbides se trouvent liés à la vie amoureuse du malade; elle montre que les désirs pathogènes sont de la nature des composantes érotiques et oblige à considérer les troubles de la vie sexuelle comme une des causes les plus importantes de la maladie. Freud avoue que même les savants intéressés par ses travaux trouvent qu'il exagère la part étiologique du facteur sexuel. Il trouve l'origine des troubles psychiques dans la sexualité de ses malades, l'expérience lui a confirmé ces propos. En effet, le malade a toujours cette carapace qui le protège de divulguer des informations sur un sujet considéré comme « Tabou », le travail du médecin est ici primordial puisque il doit mettre le malade à l'aise afin d'arriver à faire une opinion sur la question qui le préoccupe, arrivant à là, Freud, a pu constater l'importance de la vie sexuelle et son impact sur le malade.

Freud continue à exposer ses résultats, il arrive à constater que, comme l'analyse des rêves, ce sont les désirs inéluctables et refoulés de l'enfance qui ont prêté leur puissance à la formation des symptômes sans lesquels la réaction aux traumatismes ultérieurs aurait pris un cours normal. Ces puissants désirs de l'enfant, il les considère, d'une manière générale, comme sexuels. L'enfant présente dès son âge le plus tendre les manifestations de l'instinct sexuel, il apporte ces tendances en venant au monde, pour Freud ces constats sont très remarquables et d'autres personnes ont confirmé cette existence de la sexualité infantile, notamment C.G.Jung, même si d'autres ne comprennent pas du tout les théories sexuelles de Freud comme le psychiatre de Zurich, M. E. Bleuler.

Freud explique comment ces phénomènes se manifestent dès les premières années. A cet âge, l'enfant est indépendant de la fonction de reproduction, il sert à procurer plusieurs sortes de sensations agréables. La principale source du plaisir sexuel infantile est l'excitation de certaines parties du corps particulièrement sensibles, autres que les organes sexuels : la bouche, l'anus, l'urètre, ainsi que l'épiderme et autres surfaces sensibles. Pour ce faire l'enfant n'a pas besoin d'une personne intermédiaire, il se satisfait au moyen de son propre corps, cette phase est, d'après l'expression de Havelock Ellis, la phase de *l'auto-érotisme*, la succion ou téttement des petits enfants est un bon exemple de satisfaction auto-érotique. A côté de ces activités auto-érotiques, et d'autres du même genre, se manifestent, très vite, chez l'enfant, ces composantes instinctives du plaisir sexuel, ou, comme nous l'appelons volontiers, de la *libido*, qui exigent l'intervention d'une personne étrangère.

Cette vie sexuelle de l'enfant commence à s'organiser et à se condenser à la fin de la puberté ou le caractère sexuel de l'individu est formé. Cette organisation se manifeste à travers deux directions principales : D'une part, les tendances se soumettent à la suprématie de la « zone génitale », processus par lequel toute la vie sexuelle entre au service de la reproduction, et la satisfaction des premières tendances n'a plus d'importance qu'en tant qu'elle prépare et favorise le véritable acte sexuel. D'autre part, le désir d'une personne étrangère chasse l'auto-érotisme, de sorte que, dans la vie amoureuse, toutes les composantes de l'instinct sexuel tendent à trouver leur satisfaction auprès de la personne aimée. La grande marée des besoins sexuels, arrivant à la puberté, est fortement influencée par l'éducation, ou se produisent des refoulements très énergiques de certaine tendance, et des puissances psychiques comme la honte, le dégoût, la morale. Ces réactions et ces résistances obligent à suivre les voies dites normales et empêchent les individus à animer à nouveau les tendances victimes du refoulement.

Le développement de la fonction sexuelle peut contenir des germes d'une disposition pathologique, en tant qu'il peut être inhibé, retardé ou entravé dans son cours. Il peut laisser après lui des anomalies. Il peut arriver que les premiers instincts sexuel chez l'enfant ne se soumettent pas tous à la domination des « zones génitales », il garde cet instinct qui reste indépendant et qui forme ce que l'on appelle une *perversion* et substitue au but sexuel normal sa finalité particulière, d'où il résultera dans la vie de l'homme adulte un penchant à l'homosexualité.

L'évolution sexuelle de l'enfant est soumise à d'autres conditions. Le choix primitif de l'objet chez l'enfant est tourné d'abord vers ceux qui s'occupent de lui ; mais ceux-ci disparaissent bientôt derrière les parents. Les rapports de l'enfant avec les parents ne sont nullement dépourvus d'éléments sexuels, l'enfant prend un des deux, comme objets de désirs. Les sentiments qui s'éveillent dans ces rapports de parents à enfants et dans ceux qui en dérivent entre frères et sœurs forme un complexe central refoulé au fond de l'inconscient et on peut

s'attendre à le trouver non moins actif dans les autres domaines de la vie psychique. Ceci peut expliquer le *mythe du roi Œdipe*.

Freud constate alors qu'il est inévitable et tout à fait logique que l'enfant fasse de ses parents l'objet de ses premiers choix amoureux. Cependant, à l'époque du choix définitif, l'enfant doit se contenter de les prendre comme modèle et passer de ceux-ci à des personnes étrangères. L'enfant doit se détacher de ses parents : c'est indispensable pour qu'il puisse jouer son rôle social. Freud attire l'attention sur le rôle central de l'éducateur qui doit être remplis avec intelligence.

Ces considérations sur la vie sexuelle ne s'éloignent pas de la psychanalyse, ni du traitement des névroses. Bien au contraire, on pourrait définir le traitement psychanalytique comme une éducation progressive pour surmonter chez chacun de nous les résidus de l'enfance.

Cinquième leçon. - Nature et signification des névroses. La fuite hors de la réalité. Le refuge dans la maladie. La régression. Relations entre les phénomènes pathologiques et diverses manifestations de la vie normale. L'art. Le transfert. La sublimation.

Freud voit que les hommes tombent malades quand, par suite d'obstacles extérieurs ou d'une adaptation insuffisante, la satisfaction de leurs besoins érotiques leur est refusée dans la *réalité*. Nous voyons alors qu'ils se *réfugient dans la maladie*, afin de pouvoir, grâce à elle, obtenir les plaisirs que la vie leur refuse. La régression se ramène à une formule unique qui est : retour à l'enfance et rétablissement d'une étape infantile de la vie sexuelle.

Freud mentionne le fait le plus important qui confirme l'hypothèse des forces instinctives et sexuelles de la névrose. : Le phénomène du *transfert*. Cela signifie que le malade déverse sur le médecin un trop-plein d'excitations affectueuses, souvent mêlées d'hostilité, qui n'ont leur source ou leur raison d'être dans aucune expérience réelle ; la façon dont elles apparaissent, et leurs particularités, montrent qu'elles dérivent d'anciens désirs du malade devenus inconscients. L'étude du « transfert » peut aussi donner la clef de l'hypnose. Par l'influence psychanalytique, le « transfert » s'établit spontanément dans toutes les relations humaines, aussi bien que dans le rapport de malade à médecin. La psychanalyse ne le crée pas; elle le dévoile seulement et s'en empare pour orienter le malade vers le but souhaité.

Par ailleurs, Freud craint de faire du mal par la psychanalyse, par peur d'appeler à la conscience du malade les instincts sexuels refoulés. On remarque que le malade a dans l'âme des blessures à vif, mais on redoute d'y toucher, de peur d'augmenter sa souffrance. Freud souligne trois moyens qui peuvent rendre les désirs inconscients libérés par la psychanalyse inoffensifs :

- le plus souvent, il arrive que ces désirs inconscients soient simplement supprimés par la réflexion, au cours du traitement.
- Le second moyen, par lequel la psychanalyse ouvre une issue aux instincts qu'elle découvre, consiste à les ramener à la fonction normale qui eût été la leur, si le développement de l'individu n'avait pas été perturbé.
- Le troisième moyen : il est légitime qu'un certain nombre des tendances libidinales refoulées soient directement satisfaites et que cette satisfaction soit obtenue par les moyens ordinaires. Notre civilisation, qui prétend à une autre culture, rend en réalité la vie trop difficile à la plupart des individus et, par l'effroi de la réalité, provoque des névroses sans qu'elle ait rien à gagner à cet excès de refoulement sexuel. Ne négligeons pas tout à fait ce qu'il y a d'animal

dans notre nature. Notre idéal de civilisation n'exige pas qu'on renonce à la satisfaction de l'individu. Sans doute, il est tentant de transfigurer les éléments de la sexualité par le moyen d'une sublimation toujours plus étendue, pour le plus grand bien de la société. Et en privant l'instinct sexuel de son aliment naturel, on provoque des conséquences fâcheuses.

Deuxième partie : Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique.

Chapitre I :

Freud lui approprie la psychanalyse, il dit que la psychanalyse est sa propre création. Pendant dix ans, il a été seul à s'en occuper, et pendant dix ans tout le monde le critiquait, les contemporains exprimaient leur mécontentement envers la psychanalyse et leur mauvaise humeur à son égard. En 1904 se fût la première fois où Freud parle publiquement de la psychanalyse du haut d'une chaire universitaire américaine (les cinq leçons de la psychanalyse), il avait déclaré que ce n'était pas lui qui avait donné le jour à la psychanalyse, que c'était Josef Breuer qui s'était acquis ce mérite. Pour Freud il importe peu de savoir si les débuts de la psychanalyse remontent au procédé cathartique de Breuer ou à la modification qu'il a fait subir à ce procédé. Malgré certains psychanalystes qui proclament que c'est Breuer et non à Freud que revient le mérite d'avoir créé cet art, Breuer n'a fait la moindre tentative de rabaisser son rôle dans la création de la psychanalyse.

Avec l'exemple de la malade de Freud « Dora », il s'est rendu compte à quelle erreurs on s'exposerait en suivant seulement le traitement cathartique à la Breuerienne et de quel recul scientifique on se rendrait coupable en négligeant la régression dans la technique analytique. Pour la malade, Freud a fait un long détour qui l'a fait remonté au delà de la toute première enfance de la malade, il s'est retrouvé en présence d'un rêve dont l'analyse avait ramené les souvenirs des détails oubliés de la scène, rendant ainsi possible la compréhension et la solution du conflit actuel.

En effet, la nature de la découverte de Breuer, repose sur le fait fondamental que les symptômes des hystériques se rattachent à des scènes de leur vie (traumatismes) qui après les avoir fortement impressionnés, sont tombés dans l'oubli. Toute les fois que Breuer a l'occasion de parler de la conversion dans sa contribution théorique aux études sur l'hystérie, cite le nom de Freud entre parenthèses, comme si ce premier essai de justification théorique était sa propriété spirituelle.

Breuer et Freud étaient parmi les premiers qui ont eu la conception du conflit et la cause déterminante de la maladie. Dès leurs premières utilisations de la méthode cathartique, ils attirent directement l'attention du malade sur la scène traumatique au cours de laquelle s'étaient produits les symptômes, et ils cherchaient à déceler dans cette scène le conflit physique et à mettre en liberté le sentiment refoulé. Ils ont constaté que l'analyse était incapable d'élucider l'actuel sans le ramener au passé.

Par ailleurs, Freud expose sa première divergence avec Breuer à propos d'une question liée au mécanisme psychique intime de l'hystérie. Les préférences de Breuer allaient vers une théorie encore physiologique (la dissociation psychique aurait pour cause l'absence de communication) tandis que Freud voyait en la dissociation psychique l'effet d'un processus

de « défense » ou de « refoulement ». Cette première divergence est poursuivie par une opposition plus fondamentale celle de l'élément sexuel, lorsque Freud adopte d'une manière définitive la conception relative au rôle essentiel que la sexualité joue dans le déterminisme des névroses, c'est de la part de Breuer qu'il s'est heurté aux premières réactions. Cette idée dont il avait assumé la responsabilité reconnaît qu'elle n'était nullement personnelle. Et il la devait à trois personnes : Breuer lui-même, à Charcot et à Chrobak. Ces trois hommes lui avaient transmis cette conception qu'à proprement parler ils ne possédaient pas, en effet c'est à travers leurs travaux et leurs expériences que Freud a attiré cette conception.

Parmi les autres éléments qui, grâce à ses travaux, étaient venus s'ajouter au procédé cathartique et le transformer en psychanalyse : la théorie du refoulement et de la résistance, la conception de la sexualité, l'interprétation des rêves et leur utilisation pour la connaissance de l'inconscient.

En ce qui concerne la théorie du refoulement, Freud reconnaît l'existence de cette conception en philosophie avant même qu'il n'en parle, mais son insuffisance de lecture l'oblige à être redevable de sa découverte. La théorie du refoulement est le pilier sur lequel repose la psychanalyse, basée principalement sur la théorie du transfert et de la résistance, elle est le produit d'un travail analytique, un résultat obtenu par les moyens légitimes et représentant le résumé théorique d'innombrables expériences. Pour Freud, l'application de l'hypnose on ne réussit qu'à dissimuler la résistance, et de ce fait on a abandonné l'hypnose pour proprement parler de la psychanalyse.

Une acquisition du même genre s'est apparue tardivement, celle de la sexualité infantile, ces considérations reposaient au début uniquement sur les résultats des analyses faites sur des adultes et poussées jusqu'à des événements très reculés de leur vie passée, on remontait pas seulement à la puberté, mais au-delà, à l'enfance voire les premières années de celles-ci. La confirmation et la déduction de Freud se fût par l'observation et l'analyse d'enfants très jeunes.

En ce qui concerne l'interprétation des rêves, cette découverte ne s'est révélée à Freud qu'en dernier lieu. Il a fortement été attiré par le travail de Scherner dans son établissement du symbolisme des rêves. C'est également quelques années plus tard qu'il a eu la révélation des liens étroits qui existent entre l'interprétation psychanalytique des rêves et l'art de les interpréter. La partie la plus originale et la plus importante pour Freud est celle qui rattache les déformations qui se produisent dans les rêves à un conflit interne, qu'il a retrouvé chez l'ingénieur J. Popper. Le succès que l'interprétation des rêves a procuré pour Freud, qu'il a puisé le courage de persévérer. Il a pris l'habitude d'apprécier la compréhension psychologique des gens d'après leur attitude à l'égard des problèmes en rapport avec les rêves et il a constaté avec satisfaction le recul des adversaires qui essayaient de s'aventurer sur ce terrain.

Chapitre II :

En 1902 il se forma autour de Freud un groupe de jeunes médecins dans le but d'apprendre la psychanalyse, pour s'y consacrer et la répandre ensuite. Beaucoup d'autres personnes ont rejoint cette équipe de travail. Ce groupe de Vienne comprenait dès le début tous ceux qui devaient jouer plus tard un rôle important dans l'histoire du mouvement psychanalytique.

En 1907, la situation subit un changement brusque et complet. Au cours de ce premier congrès psychanalytique fut décidée la fondation d'une revue qui devait servir de lien entre Vienne et Zurich. Pendant cette période la psychanalyse était devenue partout l'objet d'un

intérêt pas seulement grâce à l'intervention de Zurich mais à l'évolution naturelle de la psychanalyse. On commence à s'intéresser à la psychanalyse. Dans le travail de Jung (médecin adjoint à Burghölzli à cette époque) sur les phénomènes occultes, paru en 1902, on trouve une première référence à l'interprétation des rêves ; le grand ouvrage de Bleuler (de la clinique de Zurich) sur la schizophrénie (1911) qui peut être considéré comme le couronnement de l'évolution de la psychanalyse. Il est une autre contribution de l'école suisse, contribution qu'il faut peut être mettre uniquement sur le compte de Jung, il s'agit de la théorie des complexes (1906-910).

C'est à partir des années 1907, et après l'établissement de la relation entre les deux écoles de Vienne et Zurich que la psychanalyse pris son essor extraordinaire, essor dont la preuve est dans la diffusion des ouvrages consacrés à la psychanalyse, dans l'augmentation des nombres de médecins désireux d'apprendre ou d'exercer la psychanalyse ainsi que les congrès et réunions des sociétés savantes.

En 1908, la Société psychanalytique compte trente-deux membres, et tient son premier congrès à Salzbourg. La même année paraît le premier journal de psychanalyse (*Jahrbuch für psychoanalytische und psychopathologische Forschung*) sous la direction de Bleuler et de Freud, dont Jung est le rédacteur en chef; la parution du journal sera interrompue pendant la Première Guerre mondiale. Les Zurichois défendront désormais la psychanalyse, et la méthode aura droit de cité dans l'hôpital mondialement connu du Burghölzli

La psychanalyse s'est propagée jusqu'au dans les pays les plus lointains. L'introduction de la psychanalyse en Amérique du Nord s'effectua en 1909, M.Stanley Hall président de la Clack University à Worcester (prés de Boston), invita Freud et Jung à l'occasion de la vingtième anniversaire de la fondation de cette université. Freud a improvisé les cinq conférences qui ont ensuite paru dans leur traduction anglaise et bientôt après dans leur texte allemand². alors que Jung avait porté sur l'étude des associations au point de vue du diagnostic et sur les conflits de l'âme infantile. Ils ont reçus tout les deux un titre honorifique de LLD (docteur des deux droits). L'absence d'une forte tradition scientifique et le rigorisme peu marqué des autorités officielles furent de nature à encourager en Amérique le mouvement en faveur de la psychanalyse, à la suite de l'impulsion donnée par Stanley Hall.

Dans tous les pays européens, c'est la France qui , jusqu'à présent, s'est montrée la plus réfractaire à la psychanalyse, notamment avec Janet qui voit en la psychanalyse un reproduction modifiée de ses idées, amis malgré son attitude , Freud reconnaît ses contribution sérieuses à la psychologie des névrose.

En ce qui concerne l'Allemagne, on peut dire que la psychanalyse y constitue le centre des discussions scientifiques et provoque aussi des manifestations voire des violences accrues de la part de médecins que de profanes (La défense de la psychanalyse est assumée à Berlin par K.Abraham).

En même temps que cette expansion dans l'espace, Freud assistait à l'application de ses points de vue à d'autres sciences et disciplines: les sciences humaines, l'explication des mythes et contes, la mythologie, l'analyse des créations poétiques et puis l'analyse des poètes et des artistes...il existe d'innombrables rapports entre la psychanalyse médicale et d'autres branches de la science et afin de permettre un travail de bonne fin, Freud exige la tombée des résistances que la psychanalyse rencontre sur son sol natal même.

² En français : *Cinq leçons sur la psychanalyse*. Première partie de l'ouvrage

Freud a été mécontent de la résistance à la psychanalyse, au point qu'il regrette de ne pas avoir préservé certains de ces travaux à son entourage, ses passions et surtout aux viennois dont la culture a fort influencé la psychanalyse. Rejetée par certaine culture, la théorie sur la sexualité n'a pas trouvé sa place dans un environnement autre que viennois, cette théorie n'a pu avoir le jour à Paris et surtout après la réaction de Janet.

Chapitre III :

Deux ans après le premier congrès privé des psychanalystes eut lieu le second, cette fois à Nuremberg en 1910. En présence de l'hostilité croissante qui se manifestait contre la psychanalyse dans les pays de langue allemande et du renfort inattendu qui lui était venu à Zurich, Freud avait conçu un projet à mettre à exécution avec l'aide de son ami S.Ferenczi. Ce projet consistait à donner au mouvement psychanalytique une organisation, à transporter son centre à Zurich et à n'en confier la direction à un chef capable d'en assurer l'avenir. Ce projet ayant soulevé de nombreuses objections de la part des partisans de Freud, ce dernier en exposera les motifs.

Une ville comme Zurich, placée au cœur de l'Europe lui semblait mieux se prêter à jouer le rôle du centre du mouvement psychanalytique et le professeur de l'université ne pouvait être que C.G.Jung car il avait à son actif des dons de premier ordre. Freud avait adopté cette forme d'association officielle, afin de prévenir les abus qui pourraient se commettre au nom de la psychanalyse, une fois qu'elle serait devenue populaire. Durant le progrès, le projet a été adopté, il fut déclaré que le but de l'association consisterait à « *cultiver et faire avancer la science psychanalytique fondée par Freud, soit en tant que psychologie, soit dans ses applications à la médecine et aux sciences morales* ».

D'autres congrès se sont poursuivis, un troisième à Weimar en 1911, pendant lequel une satisfaction et un respect américains ont été exprimés. Un quatrième congrès à Munich en 1915, qui fut présidé par Jung alors que les autres congrès ont toujours été présidés et organisés par Freud.

Freud mentionne dans cette partie le développement de la littérature psychanalytique périodique. Des revues consacrées uniquement aux applications de la psychanalyse aux sciences morales, d'autres périodiques allemands et étrangers, des revues consacrées exclusivement à la psychanalyse à New York etc.

Freud consacre une grande partie de ce chapitre à définir, selon lui, la théorie d'Alfred Adler, et à la critiquer. Le premier objectif de la psychanalyse avait consisté à obtenir l'explication des névroses, alors que la théorie d'Alfred Adler va bien au-delà de ce but, puisqu'elle ambitionne de fournir, avec l'explication des névroses et psychoses de l'homme, celle de son comportement et de son caractère. Freud distingue la propre doctrine d'Adler sous le nom, ironique, « psychologie individuelle », celle-ci constitue à ces jours une des nombreuses orientations psychologiques opposées à la psychanalyse et ne mérite pas qu'on porte un intérêt quelconque à son développement. La théorie d'Adler a été dès le début un « système », et ce que la psychanalyse avait toujours soigneusement évité. Pour Freud cette théorie se compose de trois éléments d'une valeur très inégale:

- de bonne contribution à la psychologie du *moi* : la théorie d'Adler insiste davantage sur les éléments égoïstes inhérents aux impulsions libidinales à l'inverse de la psychanalyse qui insiste plus sur les éléments libidinaux qui sont inhérents à toute aspiration du moi

- des traductions superflues mais admissibles des faits analytiques dans un nouveau jargon : il ne s'agit, en effet, pas d'autre chose que de données psychanalytiques, que, pendant les dix années de travail commun, l'auteur a puisé aux sources accessibles à tout le monde et

qu'il voudrait faire accepter comme ses découvertes personnelles, à la faveur d'un simple changement de terminologie.

- de déformation et d'interprétation arbitraires des faits analytiques : c'est par cette partie que la théorie adlérienne, en tant que « psychologie individuelle », se sépare définitivement de la psychanalyse : « la protestation virile » à laquelle Adler attribue le rôle de moteur principal dans la tendance de l'individu à s'affirmer n'est au fond pas autre chose que les tendances refoulées qu'il détache de leur mécanisme psychologique, en les sexualisant ce qui ne cadre pas avec sa prétention d'avoir dépouiller la sexualité qu la psychanalyse lui assigne. Afin de concrétiser ces faits, Adler se rend coupable de la plus grande confusion mentale lorsqu'il essaye, conformément à l'une des règles fondamentales de la psychanalyse, de rattacher le principe de sa théorie à la vie psychique de l'enfant. Ainsi, Adler avance l'idée que l'enfant de sexe masculin ou féminin fait reposer toute sa conception de la vie sur la dépréciation de la femme, or, il est impossible d'admettre, et l'observation le prouve un tel constat. Par ailleurs, chez Adler, l'inconscient apparaît comme une curiosité psychologique sans aucun rapport avec l'ensemble du système.

L'idée de la vie, telle qu'elle se dégage du système d'Adler repose toute entière sur la reconnaissance du rôle prédominant sinon exclusif des instincts d'agressivité sans accorder une place à l'amour.

Par ailleurs Freud conclue ce chapitre par une comparaison entre les deux mouvements rétrogrades de Jung et Adler dont le point commun est de gagner la faveur du public. En effet, Adler proclame *la relativité de toute connaissance et le droit de la personnalité de façonner en artiste les matériaux fournis par la jeunesse*, alors que Jung insiste sur *le droit historique de la jeunesse de secouer les chaînes que voudrait lui imposer la vieillesse tyrannique, immobilisée dans ces conceptions rigides* (page 172-173). Or, ces arguments appellent quelques mots d'objection : concernant Adler, son mouvement radicalement faux se distingue, cependant, par sa structure logique et sa cohésion, reposant sur une théorie des instincts. Jung, au contraire, a rompu les liens qui existent entre les phénomènes et la vie instinctive, tellement confuse, obscure, et embrouillée, qu'il n'est pas facile de savoir quelle attitude à adopter à son égard.

On est cependant obligé de constater que ces deux auteurs combattent aujourd'hui ce qu'ils avaient combattu autrefois du fait de nouvelles interprétations, certains, comme Abraham, avait eu raison de dire que Jung se retire complètement de la psychanalyse.

Par la suite Freud, critique la théorie néo-zurichoise qui tend à montrer que la morale et la religion ne doivent pas être sexualisées, or, il est facile de démontrer que ce ci découle du complexe familial et complexe incestueux. C'est le désir d'éliminer ce qu'il y a de choquant dans les complexes familiaux afin de ne pas retrouver ces éléments choquants dans la religion et la morale, qui a dicté à Jung toutes les modifications qu'il a introduites dans la psychanalyse. L'incompatibilité entre les nouvelles orientations de l'école zurichoise et la psychanalyse se manifeste également dans le traitement du refoulement qui est à peine mentionné dans les travaux de Jung.

Il n'est pas difficile de réfuter à l'aide des faits la fausse interprétation de la psychanalyse par Jung. En effet, toute analyse si elle est conduite selon les règles et plus particulièrement sur l'enfant révèle toute inconsistance des nouvelles interprétations à la base des théories d'Adler et de Jung.

En guise de conclusion, Freud souligne que la nouvelle doctrine implique un abandon de l'analyse et une séparation avec elle. Même si la défection de certaines personnes ayant joué un grand rôle dans le mouvement de la psychanalyse peut inspirer certaines appréhensions pour son avenir, il n'en demeure pas moins vrai que *« les hommes sont forts, tant qu'ils défendent une idée forte, ils deviennent impuissants dès qu'ils veulent s'y opposer. La psychanalyse saura bien supporter cette perte »*. (Page : 186)

4. Commentaires, critiques et actualité de la question

3.4 Commentaires

Dans la première partie de l'ouvrage, Freud donne les grands traits de sa conception de la psychanalyse qu'il résume en cinq leçons. Par suite il se place dans l'histoire de la psychanalyse et se positionne entre tout les autres participants de la psychanalyse voire les exterminer afin de mettre son travail à a lumière.

Freud désire marquer une certaine distance entre ses théories et la philosophie puisque avant tout, il s'est affirmé en tant que psychanalyste et non comme philosophe Malgré tout, ses théories sont à l'origine de grandes questions philosophiques notamment avec l'hypothèse de l'existence d'un inconscient qui invite l'homme à se repenser intégralement sachant qu'il ne serait plus en pleine possession de son mental. Ainsi, l'inconscient psychique bouleversera la notion de liberté chez l'homme, esclave de ses pulsions du « ça » (inconscient) mais aussi soumis à la petitesse de sa conscience face à la totalité de la représentation freudienne du psychisme (dans lequel son inconscient occuperait une place nettement plus importante que sa conscience)et aussi à son soucis d'Idéal dicté par le « surmoi ». L'orgueil de l'homme est donc menacé par cette hypothèse. L'œuvre étudiée n'est donc pas un ouvrage philosophique explicite, mais il faut savoir lire entre les lignes pour se rendre compte qu'il est la porte ouverte à de grandes réflexions telles que la liberté, la scientificité de l'inconscient, ou encore l'origine de la création artistique.

Dans une deuxième partie, Freud passe d'un mythe anhistorique (les cinq leçons de la psychanalyse) à un «roman historique» (contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique), articulant dans le même mouvement l'ontogenèse et la phylogenèse. Dans sa deuxième partie, il se livre à une enquête sur la démarche de la pensée et de la mémoire. Freud ne croit pas aux systèmes d'explications générales, qu'il sacrifie volontiers aux parcelles de vérité que la «science met au jour dans ses opérations de fragmentation». Ses travaux, qui ont connu un certain succès, lui donne l'occasion de s'opposer formellement à la conception d'Adler et de Jung, qui voulaient prouver la responsabilité d'événements sociaux ou personnels récents dans l'éclosion des névroses. Dans ces étude, Freud insiste sur la névrose infantile et se déclare lui-même étonné par le matériel infantile que la psychanalyse a mis au jour.

La «découverte» freudienne de l'inconscient

Il faut attendre 1878 pour que le terme «inconscient» apparaisse dans le dictionnaire de l'Académie sous la forme d'un substantif. Jusqu'à la «découverte» de Freud, il reste, en effet, marqué par le sens privatif qu'il semble toujours avoir eu en philosophie et dans la psychologie naissante de la seconde moitié du XIX^e siècle, à savoir tout ce qui échappe à la conscience spontanée et réfléchi. En avançant *l'hypothèse d'un lieu psychique* référé de façon

spécifique à une sorte de «conscience inconsciente», Freud n'invente pas à proprement parler un concept, mais il donne à un terme déjà existant un sens nouveau qu'il cherchera à légitimer sur la base de ses recherches personnelles: « soit l'observation de ce qui achoppe, de ce qui échappe, bute, défaille chez tout un chacun en brisant d'une façon incompréhensible la continuité logique de la pensée et des comportements de la vie quotidienne: lapsus, actes manqués, rêves, oublis, et plus généralement les symptômes compulsions du névrosé, dont il découvre la signification paradoxale dans la clinique de l'hystérie» (J. Dor). L'hypothèse freudienne de l'inconscient instaure, de fait, la dimension d'une «psychologie des profondeurs» (Freud), d'une «métapsychologie», autrement dit de la *psychanalyse* comme telle. Une telle hypothèse permet de comprendre certains processus pathologiques irrationnels fréquents concernant l'existence du sujet. Par là même se justifie l'invention par Freud d'une stratégie psychothérapeutique, celle de la cure psychanalytique. Ainsi, comme le souligne encore J. Dor, s'amorce une nouvelle réforme copernicienne qui apporte la «peste» en désavouant fondamentalement l'assise du *cogito* cartésien: «Le Moi n'est plus maître dans sa propre maison» (Freud).

Si l'inconscient reste par définition l'inaccessible de tout individu, s'il est effectivement l'insu que chacun véhicule dans tout ce qu'il fait, il n'en possède pas moins quelques caractéristiques spécifiques. Et la prise en compte de ces caractéristiques constitue en elle-même une révolution.

L'inconscient est individuel. Ce n'est pas une composante intrinsèque qui serait la même pour tous et qu'on pourrait disséquer dans les mêmes conditions chez toute personne ou dans toutes les situations: il appartient en propre à chacun, et il faut l'aborder dans une perspective subjective. Par conséquent, l'écoute de l'inconscient suppose en priorité la prise en compte de l'histoire individuelle, des réactions intimes du sujet, de ses relations premières et constitutives.

L'inconscient est «altruiste». En effet, s'il renvoie au plus intime de chacun, il ne s'élabore ni ne se révèle que par rapport à l'autre. Pour Freud, ce rapport est surtout heuristique: il joue dans la manière dont on peut découvrir, connaître et faire valoir ce qui se passe dans l'inconscient.

L'inconscient est sexuel. Cette affirmation de Freud, qui a fait scandale et qui demande aujourd'hui encore plus de précisions, signifie que tous les désirs inconscients sont appelés à s'intégrer dans la sexualité génitale, grâce en particulier au complexe d'Œdipe. Il s'ensuit aussi que la question de la différence des sexes et son acceptation par chaque être humain joue dans la structuration inconsciente un rôle central et décisif. Plus radicalement, Freud affirme que l'énergie qui anime l'inconscient – la libido – est sexuelle, ce qui signifie que l'enjeu est toujours d'une manière ou d'une autre la satisfaction.

L'inconscient est structuré. Pour expliciter en quoi consiste cette structure, Freud a mis successivement au point deux systèmes. Le premier distingue un système conscient et un système inconscient, et ménage également un espace intermédiaire: le préconscient, où s'opèrent les échanges et les interactions. C'est la première topique de Freud. La seconde qui à partir de 1920 aura pour effet de remanier profondément la théorie freudienne de l'appareil psychique, considère qu'il y a dans l'inconscient trois instances: le *ça*, entièrement inconscient; le *surmoi*, en grande partie inconscient; le *moi*, qui possède une partie consciente et une partie inconsciente.

3.5 Critiques

La critique positive portera sur le mode de démonstration et la clarté de l'exposé proposé par Freud dans *les cinq leçons de la psychanalyse suivi de contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique*. En effet, il prend le soin de définir de manière très précise le champ de son analyse qui est recadré à plusieurs reprises ainsi que ses limites. De plus, au début de chaque chapitre, il prend soin de synthétiser les points importants abordés dans les parties précédentes et de présenter les nouvelles questions qui se posent et qui feront l'objet d'une investigation dans la suite de l'œuvre, ce qui facilite la lecture de cet ouvrage malgré la difficulté de compréhension de certains concepts développés dans d'autres oeuvres de Freud.

D'autres critiques négatives sont adressées à Freud, soit en ce qui concerne cet ouvrage où soit la théorie qui était derrière la réalisation de cette œuvre. Tout d'abord, les critiques adressées aux auteurs cités par Freud semblent parfois davantage basées sur des opinions que sur des arguments théoriques solides. Cependant, on ne sait pas sur quels arguments s'appuie ce sentiment d'hostilité qui à première vue relève davantage de la catégorie des jugements de valeur que de celles des arguments théoriques.

Ensuite, on peut aussi reprocher à Freud de limiter son analyse à l'inconscient tout en donnant à son discours une dimension universelle qui peut laisser penser au lecteur que cette analyse reste valable pour tout individu de tout contexte moral ou culturel. Ce qui peut induire le lecteur en erreur quant à la portée de l'hypothèse soutenue par Freud.

Par ailleurs, d'autres auteurs ont critiqué la théorie freudienne de la psychanalyse, et les fondements de celle-ci. Sur ce sujet laissons la parole à Michel Lobrot, professeur à l'Université de Paris VIII : "*On sait que Freud veut retrouver les motifs profonds et inconscients qui animent le psychisme par la méthode des associations libres. Or, cette méthode d'analyse est anti-scientifique. Tout chercheur sait que la mise en évidence d'une corrélation entre deux phénomènes (la ressemblance entre un couteau et un pénis par exemple) ne peut tenir lieu de causalité. La pratique freudienne de "l'herméneutique associative", qui consiste à traduire un contenu conscient des rêves ou des actes manqués en un sens profond et caché, a conduit aux pires extravagances. Elle introduit la subjectivité du psychanalyste dans l'analyse.*"

Ensuite, Le complexe d'oedipe est l'une des bases fondamentales de la psychanalyse, puisque Freud écrit : "*je m'autorise à penser que si la psychanalyse n'avait à son actif que la seule découverte du complexe d'Edipe refoulé, cela suffirait à la ranger parmi les précieuses acquisitions du genre humain*". D'après lui, ce complexe est universel et il le rattache à la notion de "horde primitive".

Au tout début de l'humanité existaient des hordes composées d'un mâle et de plusieurs femelles et les jeunes mâles étaient menacés de castration, s'ils tentaient de s'accoupler avec une des femelles. Un jour, les fils ont tué leur père et l'ont mangé, puis envahis par le remords ils ont décidé de bannir à jamais le parricide et l'inceste. Ce fut la fin de l'animalité et le début de l'humanité. De là découle le désir d'inceste, la peur de la castration et la fameuse envie de "tuer le père", qui serait, paraît-il, en chacun de nous.

L'anthropologue Bronislaw Maliniwski a étudié les habitants des îles Trobriand, chez qui le père est doux et affectueux avec ses enfants, alors que c'est l'oncle qui détient l'autorité. Il

observe que les fils ne manifestent aucune hostilité envers leur père mais qu'ils s'opposent fréquemment à leur oncle. Ce qui semble montrer que ce comportement est une simple réaction à leur autorité normative et non dû à une hypothétique rivalité sexuelle.

Pour en terminer avec l'Œdipe, il faut mentionner une étude réalisée par deux psychologues allemands, Wilhelm Greve et Jeanette Roos. Ce travail, réalisé avec grand soin dans de bonnes conditions méthodologiques, montre que les enfants, au stade dit "phallique", ne manifestent aucune hostilité à l'égard du parent de même sexe et n'ont, à plus de 80%, jamais manifesté le fameux désir de se marier "avec papa" ou "avec maman". Gageons que ceux qui restent n'ont fait que répéter ce qu'ils avaient entendu !

Mais alors, si le complexe d'Œdipe n'est qu'un mythe, on peut s'interroger sur l'importance du refoulement des pulsions sexuelles, pivot du freudisme.

Pour essayer de tester la validité de ce concept qui sert de socle à la théorie freudienne, une équipe a mis au point une expérience qui consiste à présenter à des jeunes gens d'une vingtaine d'années une liste de mots, qui défile à vitesse constante sur un ordinateur dans un ordre aléatoire, et à leur demander de les mémoriser. Or, ces mots peuvent se scinder en quatre groupes. Le premier est constitué de mots crus, grossiers sexuels ou scatologiques. Un second groupe comprend des mots neutres (objets...), les deux autres regroupants les mots positifs (agréables...) et négatifs (violents...). Si la théorie freudienne de la libido est valable, les mots grossiers à connotation sexuelle doivent être refoulés dans l'inconscient. Or c'est exactement le contraire qui se produit, puisqu'ils sont mémorisés en moyenne à 50%, contre 30% pour les autres.

La théorie freudienne était peut-être vraie dans la société viennoise du début du siècle, mais elle n'est sûrement pas universelle !

D'ailleurs, Jung a écrit à Freud que, dans sa défense de la psychanalyse, il évitait de mettre en avant les succès thérapeutiques car "*sinon on aura vite fait de rassembler un matériel apte à montrer que le résultat thérapeutique est très mauvais, ce qui ferait du mal à la théorie également*". Il avait au moins le mérite de la lucidité !

Jacques Lacan, à la fin de sa vie, prenait de plus en plus de distance avec la clinique et indiquait que la guérison ne vient que "de surcroît". En 1975 il déclare : "*La chose terrible est que l'analyse en elle-même est actuellement une plaie : je veux dire qu'elle est elle-même un symptôme social, la dernière forme de démence sociale qui ait été conçue*". D'ailleurs, il dissoudra en 1980 "l'Ecole freudienne de Paris" qu'il avait fondée en 1964, en disant : "*j'ai échoué*". Qu'on se rassure, ses disciples ont, malgré lui, entretenu la flamme

3.6 Actualité de la question

La plupart des psychanalystes "raisonnables" admettent qu'ils ne guérissent pas. Dans "Le Journal des Psychologues" de novembre 1996, Roland Brunner, un psychanalyste, écrit : "*Il faut oser l'affirmer : ni Freud, ni Lacan, ni aucun psychanalyste n'a réussi à guérir grand monde...*". Quant à Edouard Zarifian, qui a pourtant commencé sa carrière en pratiquant la psychanalyse, il affirme : "*Une autre revendication de la psychanalyse est d'être un outil*

thérapeutique. C'est là que le bât blesse le plus. Si c'était vrai, depuis près de cent ans, cela finirait par se savoir... Objectivement, il vaut mieux ne pas être malade pour entreprendre une analyse...".

Le problème est que les psychanalystes ne font pas de statistiques, que les études sérieuses sont rares et que l'on ne peut évidemment se fier aux descriptions de cas merveilleux.

Donc, faute de pouvoir étudier sérieusement des analysés, H. J. Eysenck a établi un bilan de patients atteints de névroses sévères non traitées, et constaté que 64 % d'entre eux retrouvent spontanément la santé, ou s'améliorent significativement, dans les deux ans qui suivent le début de la maladie. S'ils avaient suivi une psychanalyse on aurait donc attribué ce bon bilan à son crédit... A. Storr, un analyste, indique de son côté, que "*les preuves que la psychanalyse guérit de quoi que ce soit sont quasiment inexistantes*" et rappelle que l'Association Américaine de Psychanalyse a réalisé une évaluation de la psychanalyse et a renoncé à sa publication tellement les résultats étaient décevants. Quant au psychiatre J.J. Aulas, relatant dans son ouvrage "Les médecines douces", l'une des rares études faites sur l'efficacité comparative de diverses psychothérapies d'inspirations analytiques, il conclut par cette phrase : "*Faut-il alors parler de psychothérapies ou de placebothérapies ?*".

Bibliographie complémentaire.

Baraquin E. et Laffitte J., *Dictionnaire des philosophes*, Armand Colin.

Ramos G.A. (1997), *Le social dans la construction freudienne de la psychanalyse*, L'Harmattan.

Roudinesco E. et Plon M., *Dictionnaire de la psychanalyse*, Editions Fayard.

<http://www.crefige.org/bases.htm>